

Jean Désy, Louise Jolicoeur, Jean-Marc La Frenière

Yvon Paré

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2015). Compte rendu de [Jean Désy, Louise Jolicoeur, Jean-Marc La Frenière]. *Lettres québécoises*, (160), 38–40.

☆☆☆☆

JEAN DÉSY

L'accoucheur en cuissardes

Montréal, XYZ, coll. « Hors collection », 2015, 220 p., 22,95 \$.

Jean Désy nous injecte
une bonne dose de vie

Jean Désy a beaucoup parlé de ses aventures dans le nord du Québec. Il est demeuré discret sur son métier de médecin qui lui a permis de parcourir ces espaces démesurés où il faut souvent se débrouiller avec les moyens du bord. C'est maintenant chose faite avec *L'accoucheur en cuissardes*.

JEAN DÉSY

La quarantaine de courts textes de ce médecin nomade, amateur de pêche et de chasse, nous transporte sur la Côte-Nord et dans le Grand Nord du Québec. Des pays rudes, peu peuplés, où la nature sévit sans partage. Ce monde fascine Désy depuis toujours et, après ses heures de garde dans les petits hôpitaux ou les dispensaires, il s'aventure dans la toundra ou encore part en mer pour capturer la morue ou l'ombre arctique. Il aime surtout la solitude et vivre intensément ces contacts avec la nature.

« Une mésange entre et se perche sur la table, comme si elle était une habituée. Rosaire lui tend un morceau de pain qu'elle picore volontiers. Je finis par repartir, mais avec l'idée de revenir pêcher en compagnie du plus vieux de mes garçons, l'autre étant trop jeune, pour jaser encore avec Rosaire à propos d'une existence qui m'a tenté toute ma vie, en plein bois, au cœur des épinettes, des orignaux et des mésanges. (p. 57)

Il concilie ainsi la pratique de la médecine et l'aventure dans une nature indomptée, y trouvant matière à ses livres.

L'humain

Désy raconte avec beaucoup d'humour des situations amusantes, parfois tragiques, toujours étonnantes. L'écrivain aime venir en aide aux gens, surtout dans ces coins où la médecine est un sport extrême.

Il est rare que nous puissions suivre un médecin dans sa pratique de tous les jours. Il doit affronter avec peu de moyens la folie, la démence parfois, la violence et des maladies qui ne pardonnent pas. Belle manière de prendre conscience de ce travail exigeant, surtout dans des conditions qui rappellent celles des médecins d'autrefois. Il faut être futé et surtout ne jamais perdre son sang-froid devant une femme qui n'arrive pas à accoucher, un homme intoxiqué qui démolit tout avant de se retrouver dans le coma. On l'a dit, le Nord vit un problème terrible d'alcool et de drogues.

« Elle ne comprend pas ce qui se passe. Selon elle, c'est à cause de la nouvelle drogue qui est entrée au village, par avion. Bien sûr, tout ce qu'il y a de toxique pénètre ici par la voie des airs. Je me dis qu'un beau jour il faudra absolument s'adonner à une fouille obligatoire des bagages et des colis pour déceler les substances délétères qui empoisonnent le Nord. (p. 190)

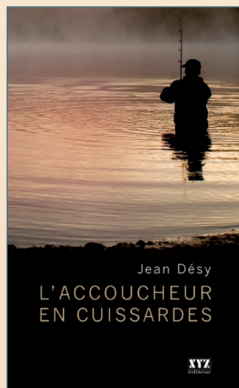
Jean Désy rend hommage au personnel infirmier qui accomplit des miracles et qui pourrait en montrer aux spécialistes des grands centres. Tous sont capables de réagir dans les pires circonstances. Il faut être singulier pour travailler dans des conditions où on risque souvent sa vie pour secourir une femme qui accouche dans la toundra ou aller chercher un blessé dans un blizzard qui efface ciel et terre.

Pour vivre l'aventure, il faut devenir médecin à Salluit ou à Kuujuaq, pouvoir se débrouiller avec peu de moyens, faire confiance aux autres, surtout ne pas craindre les surprises et les pires situations.

Humanité

Des récits qui donnent envie de vivre et d'aimer les femmes et les hommes dans leurs travers comme dans leur grandeur. Jean Désy est un conteur né, capable aussi de méditer sur ce qu'il vit sans jamais perdre le sourire. Ses aventures, il les raconte à ses étudiants en médecine de l'Université Laval de Québec. Ils y apprennent certainement qu'il faut plus que des connaissances médicales pour exercer ce métier, qu'ils doivent lire de la fiction et de la poésie pour en savoir plus sur les humains.

Oui, il y a encore de vrais médecins qui veulent aider les gens et qui n'empruntent pas les chemins de la politique. Gaétan Barrette et Philippe Couillard auraient avantage à lire ces récits pour revenir sur terre, comprendre la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus fascinant.



☆☆ ½

LOUIS JOLICŒUR

Poste restante

Québec, L'instant même, 2015, 400 p., 32,95 \$.

Le voyage initiatique démarre lentement

Pourquoi voyager ? Louis Jolicœur ressasse la question tout au long de ce périple effectué au temps de sa jeunesse et qu'il revit grâce à l'écriture.

Jolicœur tenait un journal dans les années soixante-dix, lors de ses pérégrinations en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en France et en Italie. Le voyage débute « vraiment » en Grèce avant de glisser au fil des rencontres et des hasards vers l'Inde, la fin et le commencement de l'expédition peut-être. J'avoue m'être ennuyé avant la Grèce où le voyageur travaille et gagne un peu d'argent, glanant un mot ici et là pour se faire comprendre. Avant, les noms, les rencontres, les déplacements se succèdent et étourdissent. Peut-être qu'en connaissant moins cette partie du monde, on sent la magie opérer. Il est toujours périlleux de mettre ses pas dans des empreintes vieilles de quelques décennies. Le voyageur prend du temps à trouver le rythme.

Et il y a Michèle, une Québécoise, un amour qu'il n'ose avouer. À vingt ans, tout peut empêcher de vivre la grande aventure et menace une liberté qui fuit continuellement.

Et l'Iran où plus personne n'oserait aller. Le retour de l'imam Khomeiny est proche. L'étranger fait face à l'hostilité. Il faut quitter des amies, s'enfoncer dans des contrées hostiles et d'autres, plus accueillantes. Il se débrouille pour manger et dormir dans des lieux insalubres, se joint à une caravane de militants. Tout devient épuisant et inquiétant. Nous sommes au cœur de la métamorphose, du voyage. Le jeune homme rêveur qui a imaginé pendant des années de quitter le Québec se transforme.



Au moins Michael sait pourquoi il est parti: pour fuir le vide et le remplacer par une absence délibérée. Quant à moi, c'est plus flou. J'erre dans cette ville du bout du monde, une poussière fine couvre les rues, les bâtiments, le visage des passants; et après tous ces mois à parcourir l'Europe et l'Asie, je me demande encore pourquoi être parti: rien à fuir, rien à prouver sinon que j'allais pouvoir revenir, poussé vers d'étranges mythes par une espèce de force tellurique, puis happé par le flux de la route, la beauté du mouvement, avançant au gré des lieux, des rencontres, selon les jours et les dispositions de l'âme. Et comme fil conducteur: le hasard. (p. 361)

Et il y a l'Inde, ses mirages et ses déceptions. Auroville n'a rien de ce qu'il avait imaginé. Il croise des garçons et des filles qui ne savent plus revenir, assommés par les drogues. Il a touché peut-être l'envers du monde.

Tout change pourtant dans son pays. René Lévesque prend le pouvoir et on peut rêver que le Québec amorçe le plus long des cheminements.



LOUIS JOLICŒUR



Une époque où tout était possible, un voyage qu'il serait suicidaire d'entreprendre maintenant que les frontières sont de plus en plus hermétiques et la haine de l'Occident de plus en plus féroce. C'était avant le terrorisme et la violence organisée, le fanatisme. De quoi rêver.

☆☆ ½

JEAN-MARC LA FRENÏÈRE

Il faut vivre, disait-elle

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2015, 204 p., 22,95 \$.

Quand l'image avale le sens du récit

Étrange récit que celui de Jean-Marc La Frenière où tous les chapitres débutent par « Il faut vivre, disait ma mère » ou une variante. Un leit-motiv, une obsession, on ne peut dire.

Les premières années hantent souvent les écrivains, pour de bonnes et de mauvaises raisons. Certains de ces textes restent inoubliables : *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy, par exemple, où elle évoque son passé d'enseignante.

Malheureusement, Jean-Marc La Frenière s'égaré dès les premières pages, gonfle la phrase d'une façon obsessionnelle au détriment de la compréhension. J'ai souvent eu l'impression de lire un texte bricolé, des phrases collées les unes aux autres, sans trop de liens. Tout est répétitif, distant et artificiel.



Lorsque j'écris, je donne du pain aux mots et la parole aux morts. La page de papier, le petit trait de plume, la tranche du cahier, c'est mon poids qu'ils supportent. J'ai beau me faire léger, les mots sont lourds quelquefois, les phrases trop pesantes, les images trop noires. (p. 13)

On apprend qu'il était rebelle, rêveur et hostile à toute forme d'autorité. L'acte d'écrire revient comme un mantra. Il écrit, a toujours écrit, se laisse prendre par l'écriture, va dans toutes les directions, se perd et m'a égaré souvent.

Répétition

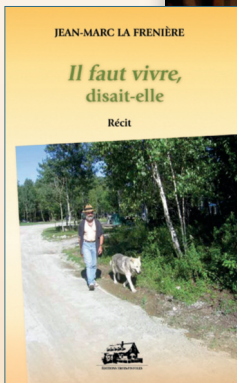
Le fleuve, la mer, certaines scènes reviennent inlassablement. L'auteur ne regarde guère derrière lui et les mots le ramènent toujours à la page et au papier.



Une phrase, tête en bas, s'affale sur la page. Les mots se cognent entre eux, laissant des ecchymoses sur le grain du papier. Mes feuillets sur la table sont comme l'eau sur terre, l'azur dans le ciel. Cette eau sonore laisse une écume sur la page. J'avance à petits pas sans briser la lumière.

Sa peau est si fragile, ses membres si petits. Même un cheveu peut la blesser. La mer s'écrit avec des mots au goût de sel, la mère avec son propre lait. Mes carnets sont trop petits pour la grandeur du monde. (p. 83)

On en sort un peu étourdi, se demandant qui se cache derrière cette montagne d'images gavées aux hormones. La métaphore, comme on l'expliquait dans mon enfance, peut être un repoussoir d'une efficacité terrible. Jean-Marc La Frenière évite ainsi d'aller au fond des choses et préfère courir l'image, en vrai don Quichotte.

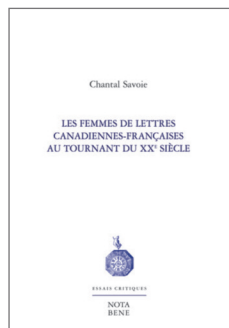


JEAN-MARC LA FRENIERE

NOTA
BENE

FÉLICITATION À NOS FINALISTES

groupenotabene.com



LES FEMMES DE LETTRES CANADIENNE-FRANÇAISES AU TOURNANT DU XX^e SIÈCLE

Chantal Savoie
finaliste

Prix littéraires du Gouverneur général catégorie « essais »

et

Prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec



UNE CERTAINE AMÉRIQUE À LIRE.

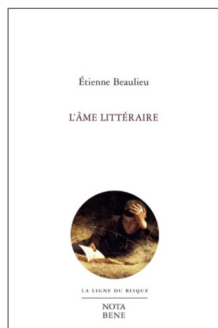
La beat generation et la littérature québécoise

Jean-Sébastien Ménard
finaliste

Prix Gabrielle-Roy de l'Association des littératures canadienne et québécoise (ALCO)

et

Prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec



Étienne Beaulieu
L'ÂME LITTÉRAIRE



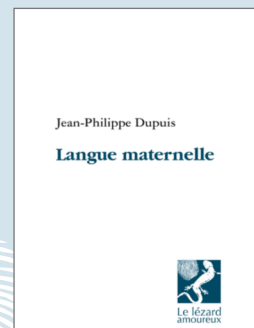
LA LIÈGE DU BÉNE
NOTA BENE

L'ÂME LITTÉRAIRE

Étienne Beaulieu

finaliste

Prix Spirale
Eva-Le Grand



Jean-Philippe Dupuis
Langue maternelle



Langue maternelle

Jean-Philippe Dupuis

finaliste

Prix littéraires du Gouverneur général catégorie « poésie »

Le lézard amoureux